

Anthropologie et Sociétés



R. BASHAM : Urban Anthropology : The Cross-Cultural Study of Complex Societies, Mayfield, 1978, xi, 353 pp., bibl., index.

G. et L. SPINDLER (eds) : Urban Anthropology in the United states : Four Cases. Holt, Rinehart and Winston, " Case Studies in Cultural Anthropology ", 1978, 504 p., bibl. Index

Pierre-André Tremblay

Volume 4, Number 1, 1980

Problèmes urbains

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/000956ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/000956ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, P.-A. (1980). Review of [R. BASHAM : Urban Anthropology : The Cross-Cultural Study of Complex Societies, Mayfield, 1978, xi, 353 pp., bibl., index. / G. et L. SPINDLER (eds) : Urban Anthropology in the United states : Four Cases. Holt, Rinehart and Winston, " Case Studies in Cultural Anthropology ", 1978, 504 p., bibl. Index]. *Anthropologie et Sociétés*, 4(1), 190–193.
<https://doi.org/10.7202/000956ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1980

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

d'ethnocentrisme, attestant surtout la véritable immersion de son auteur dans l'idéologie productiviste. « Que nous parlions d'usines ou de formations sociales, le concept clef est celui de la production » (p. 139). Nous sommes ainsi fixés sur l'origine du concept de mode de production.

D'autres perles de même nature émaillent ce livre. Plusieurs expressions de l'anthropologie classique sont reprises sans aucune critique : société « simple » et société « complexe » (p. 229), « économie sans marché » (p. 242), formations sociales « pré-étatiques » (p. 144).

Mais au-delà de toutes ces considérations, la qualité de ce livre, la véritable leçon à en tirer, est que l'anthropologue doit certes se battre sans relâche contre l'attraction idéologique, mais sans jamais parvenir à sortir réellement d'une conception ethnocentrique.

Gérald Berthoud
Université de Lausanne

R. BASHAM : *Urban Anthropology: The Cross-Cultural Study of Complex Societies*. Mayfield, 1978, xi, 353 pp., bibl., index. (\$14.95)

G. et L. SPINDLER (eds) : *Urban Anthropology in the United States: Four Cases*. Holt, Rinehart and Winston, « Case Studies in Cultural Anthropology », 1978, 504 pp., bibl., index. (\$8.95)

L'anthropologie a toujours conçu le monde sur le mode de l'agonie. À force de l'entendre répéter que l'objet de son discours est en train de disparaître, des esprits malveillants pourraient s'imaginer qu'il est (tendanciellement) inexistant et qu'en conséquence l'anthropologie le suivra à plus ou moins longue échéance au doux pays d'où on ne parle que par les tables à trois pieds. L'apparition récente (une quinzaine d'années) de l'anthropologie urbaine comme champ reconnu par la division académique des tâches porte à croire que le discours recrée continuellement son objet, fût-ce au prix de modifications rhétoriques délicates et pas toujours bienvenues.

Le livre de R. Basham en est une illustration frappante. Partant du constat que l'anthropologie s'est trop longtemps limitée à l'étude des primitifs, il considère qu'elle est porteuse d'une vision comparative de la réalité sociale qui la rend utile et nécessaire à la compréhension des sociétés dites « complexes ». Dans son premier chapitre (pp. 9-37), Basham s'applique donc à marquer la différence entre l'anthropologie urbaine et l'École de Chicago (Park, Wirth), les études de communautés (Warner) et l'interactionnisme (Goffmann). De ce contraste, il ressort que si l'anthropologie urbaine s'est intéressée quasi-exclusivement aux sociétés non-occidentales, elle a, par ailleurs, perfectionné des méthodes de recherche (observation participante) et des points de vue (« holisme ») qui garantissent la cohérence du discours scientifique anthropologique et, donc, son indépendance par rapport à son objet. L'anthropologie est une *façon de voir*.

Malgré cette belle marque de confiance dans la solidité de la méthode, Basham doit être un peu embarrassé, puisqu'il consacre son chapitre 2 (pp. 37-56) à définir les villes dans leur origine et leur évolution. À travers les oppositions entre ville et village, urbanisation « primaire » et urbanisation « secondaire », ville industrielle et ville pré-industrielle, le lecteur n'apprendra rien de bien neuf, ni dans la façon d'aborder l'objet (fondée sur l'approche structuro-fonctionnaliste de G. Sjöberg), ni dans la définition de la ville,

ni dans celle de l'anthropologie-des-villes, dont on apprend (p. 51) qu'elle devrait s'intéresser aux sociétés complexes plutôt qu'aux villes. Ce dernier argument est le fondement du chapitre 3 (pp. 57-88) ou l'auteur étudie les migrations et la croissance urbaine dans leurs rapports réciproques. Il y décrit, de façon laborieuse, les facteurs qui « tirent » les migrants vers les villes et ceux qui les « poussent » hors de la campagne. Le lecteur sera soulagé d'apprendre (p. 77) que ces facteurs sont d'importance variable selon les contextes et que, de toute façon, les patterns migratoires sont aussi multiples que les motivations qui les provoquent.

S'il n'y a rien de très neuf dans tout cela, c'est peut-être parce que l'anthropologie ne s'y intéresse que depuis peu de temps ? Profitons donc du chapitre 4 (pp. 93-138) pour considérer « l'impact de l'urbanisation et de l'industrialisation sur les liens familiaux » (titre du chapitre). Depuis longtemps, en effet, l'anthropologie s'est intéressée à la famille, car celle-ci est « le bloc constitutif le plus fondamental de la société » (p. 89). Critiquant les thèses bien connues de Wirth, Basham consacre l'essentiel du chapitre à comparer les effets de l'urbanisation sur les structures familiales des diverses régions du monde. Ses descriptions sont souvent d'un intérêt certain, mais cette première application intensive du point de vue comparatif ne laisse pas de décevoir quant aux résultats. Le lecteur devra se contenter de conclusions sur les « similarités planétaires » (p. 131) d'un processus de nucléarisation dont finalement on ignore toujours s'il est dû à l'urbanisation ou à l'industrialisation. Il y a de quoi en rester sur sa faim, à moins qu'on ne s'abaisse le charme des réflexions sur la généralisation du « mariage d'amour » (p. 131).

D'autre part, on ignore encore s'il s'agit d'une dynamique ou d'une évolution. Le chapitre 5 (pp. 141-203), qui s'intéresse aux problèmes de l'adaptation des individus au système urbain, tend à faire croire qu'il y a là, à tout le moins, une évolution psychologique qui ne va pas sans mal. On retrouve dans ces pages la plus grande partie des « problèmes sociaux » chers aux planificateurs, mais conçus comme des stratégies adaptatives mises en œuvre par les individus pour se creuser une « niche d'équilibre » (p. 194). Si on préfère se situer au niveau macrosocial des classes, castes et groupes ethniques que l'auteur considère au chapitre 6 (pp. 205-297), on ne pourra conclure qu'à une tendance au passage d'une structure sociale où les individus sont déterminés par leur naissance vers des sociétés à « performance personnelle ». L'évolutionnisme simple de ce chapitre n'arrive toutefois pas à camoufler la sous-évaluation constante de l'influence de l'impérialisme dans la transformation des sociétés du « Tiers-Monde ». Libre donc à l'auteur, au vu des interactions complexes entre classes, castes et ethnicité, de s'interroger sur la pertinence du concept de classe (pp. 259 ss.) : tant qu'on confondra classes sociales et catégories socio-professionnelles, on se condamnera à juger la conscience de classe selon la plus ou moins grande acuité avec laquelle les interviewés se reconnaissent dans les catégories « objectivement » préparées pour eux par le chercheur. Un tel procédé ne nous apprend *rien* sur la perception des conflits sociaux; mais il est fort instructif sur les avatars de la pire sociologie fonctionnaliste.

S'il est vrai que ce livre indique non pas ce que l'anthropologie urbaine devrait être mais ce qu'elle est, la situation ne semble guère brillante. Cela peut toutefois être causé par le point de vue étroitement durkheimien de l'auteur. Tournons-nous donc vers le livre édité par Georges et Louise Spindler, qui peut offrir un contraste instructif sur l'état de la discipline puisqu'il s'agit de quatre études de cas, à destination ethnographique plutôt que synthétique.

La première est celle de R.T. Davidson sur « Les prisonniers chicanos : la clé de San Quentin » (pp. 7-118). Décrivant le pénitencier comme un univers qui peut être étudié en soi, l'auteur découvre que l'appartenance ethnique y est fondamentale pour comprendre le comportement des prisonniers. Allant plus avant dans la question, Davidson réalise que l'existence d'une « mafia » composée des prisonniers chicanos les plus « durs » et qui contrôle *toutes* les activités des prisonniers, est le phénomène capital de l'activité

pénitencière. Dans ses notes conclusives, l'auteur considère les réformes nécessaires des procédures de réhabilitation (la recherche a été commandée par l'administration judiciaire). La description est vivante et fine, mais on peut se demander ce qu'il y a d'*urbain* dans une telle étude.

Le « cas » suivant (pp. 120-270) a été écrit par J. Aschenbrenner et entre facilement dans les canons anthropologiques, puisqu'il s'agit des familles noires de Chicago, étudiées sous l'angle des trajectoires biographiques. Refusant les approches traditionnelles qui définissent la famille noire selon des critères négatifs, l'auteur la considère moins comme une réaction d'adaptation aux circonstances du Nord que comme une institution véritable et *adaptable* selon sa tradition propre. Les conclusions mettent en question la capacité descriptive du concept de famille (nucléaire) et sont, pour l'auteur, le lieu d'une réflexion sur les minorités ethniques aux États-Unis plutôt que l'occasion d'un questionnement sur la place de l'urbanisation dans le développement inégal de la société américaine.

La troisième étude est celle de W.W. Pilcher sur les travailleurs portuaires de Portland, Oregon (pp. 271-404). Enquêtant sur ce qu'il appelle une communauté « dispersée » dans la ville, il relève la place centrale du syndicat dans l'organisation de l'histoire et de la culture ouvrières. Élargissant ensuite la recherche sur les aspects de la communauté non liés au procès de travail concret, il conclut sur les possibilités d'évolution future de la communauté. Sa recherche questionne l'utilité des concepts d'espace et de culture dans la définition des « communautés » qui sont l'objet de l'analyse. Cette étude, sans doute la plus intéressante du livre, est un bon exemple des limites (certaines) et des apports (moins certains) de la notion de communauté dans les études ethnologiques.

Enfin le texte de J. Jacobs sur « Fun City : étude ethnographique d'une communauté de retraite » (pp. 409-495) passe en revue les institutions de cette ville-pour-vieillards, ses rapports au phénomène de « banlieusardisation » des villes américaines et, surtout, sur la place du vieillissement dans la structure sociale.

Ces quatre études, très intéressantes du point de vue ethnographique, portent chacune leur propre idée de ce qu'est (devrait être) l'anthropologie urbaine. Des points de similitude apparaissent, que mettent en évidence les éditeurs dans leur préface (pp. 1-6) : pour être anthropologique, l'étude doit utiliser les méthodes et concepts ethnologiques. On retrouve la bonne vieille insistance sur le point de vue totalisant et l'observation-participante. Une note est ajoutée, qu'on ne retrouvait pas dans le texte de Basham : l'insistance sur l'applicabilité (il vaudrait mieux dire : l'utilité) de ces recherches. Relevons une coïncidence sans chercher à pousser l'interrogation : il s'agit aussi d'études sur les *exclus* de la société américaine : prisonniers (Chicanos de surcroît), noirs, vieillards – jusqu'aux ouvriers, dont on nie l'existence (les éditeurs considèrent l'étude de Pilcher comme une recherche sur une « middle-class community », cf. p. 1).

Revenons au texte de Basham qui, dans ses deux derniers chapitres (pp. 299-330 et 331-341) déplore que l'anthropologie urbaine se soit surtout intéressée aux villes exotiques et, à l'intérieur de celles-ci, aux minorités plus ou moins dysfonctionnelles, problématiques (p. 335). À partir des textes rassemblés par G. et L. Spindler, on est sans doute autorisé à croire que même lorsqu'ils travaillent dans les pays centraux, développés, etc – les anthropologues cherchent encore le sauvage ou, ce qui n'en est qu'une autre figure, le minoritaire. À quoi bon définir l'anthropologie par sa méthode plutôt que par son objet (Basham, p. 300), surtout si c'est pour se contenter de discourir sur les deux archetypes cités plus haut ? Ne serait-il pas plus réaliste de considérer que l'anthropologie se définit par un travail d'*ensauvagement* de l'objet ? Le regard anthropologique se base sur une relation nous (moi)/eux, sur une extériorité qui garantit l'objectivité de l'analyse (sous-entendu : et celle de l'analyste) ; sur ce socle, le plus souvent camouflé, sont compréhensibles l'interrogation et l'insistance sur le « holisme » et l'observation-participante, car ce n'est qu'à partir de cette base qu'ils *posent problème*. Il

ne s'agit pas de rechercher une justification à la division académique du travail; il s'agit de savoir si la méthode anthropologique garantit non seulement que la recherche sera objective mais aussi qu'elle sera *instructive*. On peut le penser à la lecture du livre de G. et L. Spindler, mais celui de R. Basham nous en fait douter sérieusement.

Pierre-André Tremblay
Université Laval

K. FUKUI & D. TURTON (eds).: *Warfare among East African Herders*, Senri Ethnological Series no 3, National Museum of Ethnology, Osaka, 1979, 225 p.

Résultats d'un symposium tenu au Japon en septembre 1977, le livre réunit les contributions de huit spécialistes de l'ethnologie et de l'ethno-histoire des populations pastorales est-africaines : M. Tomikawa (Datog), A.H. Jacobs (Maasai), E. Fratkin (Samburu), P.T.W. Baxter (Boran), S. Tornay (Nyangatom), U. Almagor (Dassanetch), K. Fukui (Bodi) et D. Turton (Mursi). Pour sa part, D. Todd témoigne des rapports entre les agriculteurs Dime et les éleveurs Bodi du point de vue des agriculteurs.

Sept des populations considérées sont concentrées dans le voisinage du lac Turkana. Six se retrouvent dans l'extrême sud-ouest éthiopien, soit dans un secteur plus ou moins « administré » encore de nos jours. C'est l'un des derniers recoins d'Afrique où, l'usage des armes à feu mis à part, les activités guerrières perdurent selon des modalités que l'on peut qualifier de traditionnelles. Les auteurs étaient donc fort bien placés pour aborder le sujet. De fait l'ouvrage constitue une mine d'informations sur la guerre telle que pratiquée par les populations pastorales de l'Afrique orientale.

Il ne saurait être question dans ce bref compte-rendu de livrer davantage qu'un aperçu sommaire du contenu des diverses contributions qui constituent l'ouvrage. Excellents en ce qui regarde la dimension historique, les articles de Tomikawa et de Jacobs ne nous disent malheureusement pas grand chose sur le rôle apparemment crucial des chefs rituels ou prophètes dans les entreprises militaires. On sait que leur position était fortement institutionnalisée chez les Maasai et les Datog. Ce silence relatif est surtout regrettable en ce qui concerne les Datog, étant donné les lacunes qui caractérisent leur ethnographie. Quoiqu'il en soit, Tomikawa reconstitue l'histoire mouvementée des Datog, en particulier de la section Bajut, depuis 1800 environ, alors que Jacobs, développant un thème qui lui est cher, montre que la féroce réputation guerrière des Maasai tenait pour une bonne part de la pure fabulation. Opposant les Samburu aux Maasai proprement dits, Fratkin estime que les guerriers samburu étaient organisés sur une base clanique plutôt que territoriale à cause des conditions écologiques extrêmement variables qui sévissaient localement. Il surpose par ailleurs que ces mêmes guerriers, contrairement à leurs homologues maasai, n'avaient pas besoin d'être disciplinés par un prophète puisqu'ils étaient sous l'autorité d'une classe d'aînés qui, étant de même clan qu'eux, disposaient déjà d'un redoutable pouvoir de malédiction. D'une grande richesse, l'article rédigé par Baxter insiste tout spécialement sur la dimension symbolique de l'activité guerrière, sans pour cela mésestimer ses aspects politico-économiques. S. Tornay intéresse surtout par les données concrètes qu'il rapporte sur les agressions subies et rendues par les Nyangatom entre 1971 et 1975. Almagor analyse les rapports souvent difficiles prévalant entre les jeunes guerriers impatients de s'illustrer et les aînés modérateurs chez les Dassanetch. Fukui montre le lien étroit qui existe chez les Bodi entre le sort des taureaux de parade et l'activité guerrière. D. Turton voit pour sa part la guerre inter-tribale et la violence intra-tribale (ritualisée) comme des modes d'expression ou